

Études d'histoire religieuse



Louis Fréchette, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada*. Édition critique par Jacques Blais avec la collaboration de Guy Champagne et de Jacques Bouvier. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, 2 vol., 1331 p. 100 \$

Fernande Roy

Volume 61, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007145ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007145ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, F. (1995). Compte rendu de [Louis Fréchette, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada*. Édition critique par Jacques Blais avec la collaboration de Guy Champagne et de Jacques Bouvier. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, 2 vol., 1331 p. 100 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 61, 136–140. <https://doi.org/10.7202/1007145ar>

leur grande générosité. On apprend même que des «mécéants» comme Honoré Beaugrand et Cléophas Beausoleil ont porté la soutane (*corruptio optimi pessima*). Et même si le géant (Édouard) Beaupré (huit pieds trois pouces) n'est pas un enfant de choeur, il fait bon d'avoir la «vérité» sur son compte.

Que vous dirais-je de plus? Toutes les bibliothèques doivent posséder les 13 volumes du *Dictionnaire biographique du Canada* et les particuliers font un bon investissement en se le procurant. Surtout, ne le laissez pas moisir sur les étagères. Laissez-en un exemplaire à portée de la main et, dès que vous avez quelques minutes à vous, lisez une biographie. Il n'y a rien de mieux pour se renseigner, se distraire et, s'il y a lieu, chasser les ennuis de l'hiver.

Nive Voisine
professeur émérite
Université Laval

* * *

Louis Fréchette, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada*. Édition critique par Jacques Blais avec la collaboration de Guy Champagne et de Jacques Bouvier. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, 2 vol., 1331 p. 100 \$

Dans le cadre de la prestigieuse Bibliothèque du Nouveau monde, trois historiens de la littérature font sortir de l'oubli Fréchette le polémiste, pour le plus grand plaisir de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idéologies.

Dans ce deuxième XIX^e siècle qui raffole des polémiques, Louis Fréchette est à l'aise. À propos de religion, d'éducation, de culture ou de politique, il ne craint pas d'affronter les tenants du Syllabus pour défendre les Droits de l'homme. Très jeune en butte à l'intolérance cléricale, il ne cessera de lutter pour la liberté d'expression.

Louis Fréchette a pratiqué le journalisme presque toute sa vie. C'est en 1861, à l'âge de 22 ans, qu'il débute comme reporter au *Journal de Québec*, tout en poursuivant des études de droit. Admis au barreau en 1864, il délaisse, comme plusieurs, la profession d'avocat pour s'orienter vers le monde de la presse. Il fonde deux publications éphémères à Lévis, avant de s'exiler à Chicago où il sera aussi un collaborateur de la presse. Revenu au Québec en 1871, il est élu député aux élections fédérales de 1874. Il participe à la fondation de *La Patrie* et il collabore à ce journal durant plusieurs années au cours des décennies 1880 et 1890. Fréchette est un journaliste engagé, dans les feuilles politiques mais aussi à la tribune des campagnes

électorales. Les partis ont alors l'habitude de rétribuer ces services par l'octroi d'un poste de fonctionnaire. Le vigoureux partisan libéral reçoit, en 1889, la récompense attendue et réclamée: il est nommé greffier du Conseil législatif. Cette sinécure lui laisse largement le temps d'écrire. En 1896, Fréchette rompt avec Honoré Beaugrand qu'il trouve trop critique à l'endroit de Laurier et de Marchand. Dans les années 1890, on le retrouve à *Canada-Revue*; plus tard, il tient une chronique dans *La Presse* et au *Canada*.

En préparant la publication de ses oeuvres complètes, Fréchette a lui-même colligé, vers 1903, les textes des *Satires et polémiques*; il a aussi choisi le sous-titre qui convient fort bien à cette sélection de chroniques ou de lettres ouvertes contre les ennemis «de tout progrès, de tout libéralisme» (introduction, I:14). Les responsables de cette édition ont respecté, comme il se devait, l'organisation initialement prévue, c'est-à-dire un regroupement plutôt thématique qui ne suit pas constamment l'ordre chronologique.

Le premier livre rassemble les *Lettres à Basile*, publiées d'abord dans *L'Événement* en 1872. Adolphe-Basile Routhier, un des rédacteurs du Programme catholique, venait tout juste de faire paraître ses *Causeries du dimanche* où il dénonçait le catholicisme libéral. Fréchette réplique, avec une ironie mordante. Rapprochement significatif, et qui mériterait sans doute une analyse, le polémiste insère dans ce premier livre les lettres de l'abbé Frédéric-Alexandre Baillargé, beaucoup plus tardives, puisqu'elles parurent dans *La Patrie* en 1893. Dans les premières, c'est la question de la compatibilité du catholicisme et du libéralisme qui domine, alors que les secondes amènent à poser, à propos de l'éducation, la question du laïcisme. Faut-il y voir une évolution de la pensée de Fréchette ou une indication de l'auteur lui-même sur les liens de l'un à l'autre débat?

Le deuxième livre – le plus homogène des trois sur le plan chronologique – concerne surtout les querelles avec le père Zacharie Lacasse et avec Tardivel. En 1893 et 1895 paraissent les quatrième et cinquième «mines» de Lacasse où ce dernier attaque tous ceux qu'il étiquette comme ennemis de l'Église, qu'ils soient protestants, juifs, francs-maçons, républicains, radicaux, et même libéraux catholiques. Fréchette riposte et défend le libéralisme. À la même époque, il répond semblablement à Tardivel.

Tout en faisant référence au contexte général dans la société québécoise, Jacques Blais qualifie cette période polémique de la vie de Fréchette (1892-1897) d'anticléricisme. Il faudra sans doute explorer davantage la question et prendre la mesure de cet anticléricisme, ce qui permettrait d'éclairer la distinction – que l'on veut parfois trop prononcée – entre le libéralisme et le radicalisme québécois. Fréchette a-t-il raison de prétendre dans la préface à son oeuvre polémique qu'il n'a jamais combattu la religion ni les prêtres mais seulement les «hypocrites» qui se sont fait «un métier

d'exploiter la religion» (I:131)? Concédon's la part de l'autojustification. Tout de même, Fréchette affirme vénérer le clergé en général, qui, dit-il, a «fait le plus grand honneur à notre pays et à notre race» (I:134). Force est aussi de constater que Fréchette, dans son oeuvre polémique, ne fait pas largement écho aux propos de certains qui, en effet, cherchent alors à discréditer les prêtres dans l'opinion publique, par exemple en exploitant dans les journaux des scandales relatifs aux moeurs de certains membres du clergé. Il me semble surtout préoccupé, d'une part, par la liberté d'expression et, d'autre part, par la mainmise de l'Église catholique sur l'éducation; ce faisant, il rejoint un débat public qui déborde de beaucoup le radicalisme anticlérical, puisqu'on le retrouve jusque dans des journaux d'affaires comme *Le Moniteur du commerce*. Par ailleurs, on rencontre sous la plume de Fréchette des allusions au «grand pape qui gouverne aujourd'hui» (II:1066), rendant hommage à la sagesse et à la tolérance de Léon XIII, à son «esprit vraiment libéral et chrétien» (II:815). Fréchette et ses amis «radicaux» étaient-ils anticléricaux ou simplement adversaires des ultramontains? Et alors, que devient le radicalisme?

Le troisième livre est assez hétérogène sur le plan thématique et sur le plan chronologique; les morceaux les plus importants concernent l'idée républicaine (1882-1883) et la critique de Joseph-Israël Tarte (1903). C'est en 1880, sous la III^e République, que le poète est couronné par l'Académie française. Derrière ce prix et la publicité qui l'entoure, les ultramontains voient bien vite le danger des idées républicaines, laïcistes et libérales, pour ne pas dire la franc-maçonnerie. Dans *La Patrie*, sous la plume de Cyprien, le lauréat affiche sa ferveur républicaine et son antimonarchisme. Il proteste lors de la visite du comte de Chambord, organisée en 1882 par les ultramontains, et il entreprend de raconter longuement l'histoire à sa façon. Sa «Petite histoire des rois de France» constitue une collection des atrocités et des exactions du régime monarchique français, rassemblée et fabriquée à l'aide d'études secondaires, d'orientation souvent maçonnique, affirme Jacques Blais. Le but de Fréchette est de montrer que, pour être catholique, point n'est besoin d'être monarchiste; au contraire, catholicisme et républicanisme sont aussi conciliables que, disait-il à Basile dix ans plus tôt, catholicisme et libéralisme. Si Fréchette n'a pas trop de peine à l'emporter avec des adversaires comme Lacasse ou Baillargé (que même leurs supérieurs font taire), ou avec Tardivel (complètement écrasé en 1897 par la révélation de la mystification du fumiste Léo Taxil à propos de la franc-maçonnerie) et même avec Routhier (un écrivain beaucoup moins habile), cette fois-ci il trouve un adversaire plus coriace: Thomas Chapais, sous le pseudonyme d'Héraclite, réplique vigoureusement dans *Le Courrier du Canada*. À la lecture de cette série de textes, on se demande pourquoi Fréchette les a rete-

nus... On y puisera, certes, de quoi analyser le républicanisme cher au poète, mais Fréchette s'y révèle un piètre historien.

Enfin, le troisième livre se termine par les 13 «tartines» adressées à Joseph-Israël Tarte, l'homme politique «aux convictions successives», pour reprendre l'heureuse formule de Jacques Blais. Fréchette, cette fois, se fait l'écho des «vieux rouges» contre l'opportunisme en politique et contre celui qui a trahi Laurier. J'y vois encore une occasion de questionner la nature du radicalisme. Le ton de cette polémique me semble, en effet, beaucoup plus près de la querelle partisane que du débat de fond. Les «vieux rouges», comme Fréchette, sont des admirateurs de Laurier; dans cette perspective, l'écart qui les sépare des libéraux dits modérés peut-il être si grand qu'on le croit généralement?

Sur un plan plus général, c'est finalement l'ensemble de l'oeuvre qui donne la vive impression que «l'enjeu des polémiques n'est pas la vie des idées, c'est celle même des polémistes» (I:75). Le présentateur résume bien les techniques de Fréchette: se faire passer pour l'agressé tout en gardant la maîtrise du débat, intimider l'interlocuteur, discréditer l'adversaire, enfin, «anéantir l'Autre» (I:75). Il est piquant de constater que, dans cette défense de la liberté d'expression, dans ces pseudo-dialogues, «l'intolérance est la règle du jeu» (I:76). Point n'est question de chercher une vérité que l'on possède déjà.

Cette édition critique est dotée d'une excellente présentation. Sans épuiser l'analyse — que l'on pense à la religion de Fréchette ou à son nationalisme — Jacques Blais donne au lecteur les moyens de suivre les débats. Le récit des polémiques est accompagné de celui de l'accueil des contemporains. Le travail est richement documenté et l'argumentation nuancée. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, contrairement à une opinion encore trop répandue, Blais détecte finement une mouvance affectant les rapports de force idéologiques, et ce, dans les deux camps ultramontain et libéral.

J'ai toutefois été quelque peu surprise par l'hypothèse reliant l'oeuvre de Fréchette à la franc-maçonnerie. Que ce dernier ait été ou non membre d'une loge, nous dit-on, «le militantisme journalistique de Fréchette ne se comprend bien qu'en référence aux activités de subversion auxquelles se livraient en ce temps-là les sociétés clandestines chez les Français d'Amérique, au Canada français comme en Nouvelle-Angleterre» (I:16). Les indices de la plausibilité de l'hypothèse m'apparaissent pourtant ténus. Par exemple, on souligne que Routhier publie ses *Causeries* à la veille de l'affiliation de la loge des Coeurs-Unis à la Grande Loge de Québec (I:20). Fréchette collabore avec Beaugrand, franc-maçon notoire et avoué; il lit sans doute des oeuvres maçonniques; il fait partie de sociétés où l'on retrouve des francs-maçons, comme le cercle de L'Alliance française à Montréal ou la

Ligue de l'enseignement (I:63, note 113). Mais, est-ce que l'emploi par Fréchette (et par d'autres) du vocable «l'émancipation» pour désigner le progrès des idées libérales, «pourrait bien signaler l'action clandestine de la franc-maçonnerie» (I:42)? Je ne suis pas convaincue.

Enfin, cette édition critique comporte une chronologie détaillée, des notes d'une impressionnante richesse, un index et une bibliographie exhaustive sur Fréchette. Il faut remercier les auteurs de nous avoir procuré en même temps qu'une source précieuse, un instrument de travail remarquable pour une lecture nouvelle de cette époque. On attend avec impatience l'édition de la correspondance et la biographie de Fréchette que prépare Jacques Blais.

Fernande Roy
Université du Québec à Montréal

* * *

Lionel Groulx, *Correspondance (1894-1967)*, tome 2: *Un étudiant à l'école de l'Europe (1906-1909)*. Édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, Montréal, Fides, 1993, lxxxiv-841 p. 65 \$

La qualité de cette édition critique est remarquable. La chronologie, les notices biographiques, la bibliographie et l'index seront très utiles au lecteur. Mais il faut surtout signaler la valeur des notes qui situent parfaitement le contexte historique des documents. Des questions aussi complexes que le rôle de la franc-maçonnerie dans le mouvement anticlérical, la condamnation du modernisme par saint Pie X et l'antisémitisme des milieux catholiques du début du siècle sont expliquées avec érudition et objectivité. Il s'en dégage une vision plutôt favorable de l'Église, à l'antipode des préjugés anticléricaux qui parsèment trop souvent les travaux de certains historiens. Toutefois, on peut reprocher à l'auteur des notes de ne pas avoir défini précisément le concept de catholicisme libéral, ce qui l'amène à affirmer, trop rapidement, que tout l'épiscopat canadien-français était, au tournant du siècle, ultramontain de doctrine (p. 404, n. 15) et que NN.SS. Taschereau, Bruchési et Émard n'étaient libéraux qu'au sens d'une sympathie pour le parti politique libéral (p. 415, n. 10). Par contre, sa définition du modernisme est très rigoureuse (p. 404-406, n. 19).

Le second tome de la *Correspondance* de Groulx est plus captivant que le premier, du moins pour ceux qui s'intéressent à sa pensée politique davantage qu'à sa psychologie. Le jeune prêtre étudie à Rome et à Fribourg, et il passe ses vacances d'été en France. Ses lettres lui donnent l'occasion d'émettre ses opinions sur les événements qui bouleversent l'Europe. Le